

sur ces bases qu'on peut espérer établir un commerce solide.

Les honorables membres de la gauche, avec le projet de réciprocité qu'ils ont tenté d'imposer au pays, voulaient ouvrir nos marchés à l'excédent de production des pays agricoles. C'est pour cela que les électeurs les ont chassés du pouvoir. Si la campagne de nos adversaires en faveur de la réciprocité avait triomphé, qu'en serait-il résulté? Il en serait résulté que nos cultivateurs auraient toujours été obligés d'accepter, pour leurs produits, les prix les plus bas, car chaque fois que les prix, au Canada, auraient été assez élevés pour induire les cultivateurs de l'Argentine, des Etats-Unis ou d'un pays quelconque, à envoyer leurs produits ici, ils se seraient empressés de le faire. Les prix de nos produits agricoles auraient été abaissés au niveau des prix en cours dans aucun autre pays. Voilà ce qui serait arrivé si le projet de réciprocité avait été accepté. En 1911, après avoir mûrement étudié la question, les électeurs du Canada ont décidé qu'ils ne voulaient pas de cet arrangement et quand l'honorable député d'Assiniboia cherche à se convaincre et à convaincre les autres que les Canadiens désirent la réciprocité, je ne crains pas de dire que, malgré son courage, ni lui ni aucun de ses collègues de la gauche n'oseraient demander le verdict de la Chambre et encore moins celui des électeurs sur cette question. Le peuple a rendu sa décision, et mon honorable ami et les membres de l'opposition, en général, sont convaincus, dans leur fort intérieur, que la décision prise en 1911, fut une décision sage.

M. TURRIFF: Je ne l'admets pas.

M. EDWARDS: Mon honorable ami se rend compte que les électeurs ont décidé au mieux de leurs intérêts. Il n'y a aucun doute sur ce point et l'honorable député ne l'ignore pas. Il a aussi fait une courte allusion à la présente guerre. Il a parlé de l'optimisme du ministre du Commerce et il a dépeint le ministre de la Milice comme quelque peu pessimiste. Aujourd'hui, il nous a aussi fait connaître son avis; que l'Allemagne prend le dessus dans cette guerre. Je ne partage pas son avis. S'il pouvait connaître le sentiment de la population d'Allemagne, il s'apercevrait que celle-ci n'est pas d'accord avec lui. Elle ne croit pas avoir le dessus.

Dans une grande guerre, il faut tenir compte de trois facteurs: les hommes, les fonds et les munitions. Lorsque la guerre

dure peu, on peut faire abstraction de la question des fonds, et supposer que les deux camps belligérants en auront assez, mais lorsque la guerre se prolonge, l'argent devient un facteur, et il est le facteur le plus important dans le présent conflit. Au début, l'Allemagne avait le dessus sur la France, la Russie et l'Angleterre en fait d'hommes et de munitions. C'est pour cela qu'elle a pu faire les merveilleux progrès qu'elle a faits à l'Est et à l'Ouest; mais depuis six à huit mois, la situation est entièrement changée. Bien qu'il soit vrai que la ligne se trouve presque où elle se trouvait il y a quelques mois...

M. TURRIFF: Je n'ai pas dit autre chose.

M. EDWARDS: Mais l'honorable député a laissé une impression que je veux dissiper, si je le peux. Bien qu'il soit vrai que la ligne se trouve presque à l'endroit où elle se trouvait il y a quelques mois, il est vrai, aussi, que les Allemands n'ont pas pu continuer leur offensive et s'avancer à l'Ouest parce que, entre temps ou depuis quelques mois, la France et l'Angleterre ont pu amener non seulement des hommes, mais des munitions, et que, en fait d'hommes et de munitions, ces deux pays sont sur le même pied que l'Allemagne, et s'y maintiennent.

On peut en dire autant des champs de bataille de l'Est, de la lutte entre la Russie et l'Allemagne. Bien que l'Allemagne occupe la plus grande partie de la Belgique, bien qu'elle se maintienne en France et qu'elle ait ravagée la Serbie, si l'on examine la situation dans son ensemble, on constate que la situation de l'Allemagne et de l'Autriche, dans cette guerre, s'est assombrie. Si c'est là ce qui se passe sur la terre, il y a un autre aspect de la question. Le plus rude coup que l'Allemagne ait éprouvé dans cette guerre lui a été porté sur l'Océan par la marine anglaise qui retient ses vaisseaux de guerre derrière les forts du canal de Kiel et qui a dispersé ses bâtiments marchands et les a fait disparaître de la surface des mers.

L'honorable député a parlé des navires anglais que les torpilleurs allemands ont coulés et il a laissé entendre que, si cela continue, nous n'aurons probablement pas assez de navires pour transporter notre blé — où donc? — non pas aux Etats-Unis, mais au-delà de l'Atlantique, en Angleterre. A quel prix que ce soit, il nous faut, dit-il, assez de navires pour transporter notre blé en Angleterre. Si cela est vrai pour